

Avant-propos

Gilles Hénault

Number 44, Fall 1966

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58355ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hénault, G. (1966). Avant-propos. *Vie des arts*, (44), 15–15.

AVANT-PROPOS

La peinture canadienne, aux aspects multiformes, voire hétéroclites, témoigne de la variété des climats culturels dans lesquels s'élaborent nos arts plastiques. Le Canada est un carrefour. Il se situe au confluent des grands courants esthétiques d'Europe et d'Amérique. Il est dans l'axe Paris-New York-San Francisco.

Longtemps affligés d'un provincialisme pittoresque, mais souvent débile, les peintres canadiens débouchent depuis une vingtaine d'années sur l'art international. C'est pour eux à la fois un stimulant et un défi.

Inutile de dire qu'il n'existe pas d'école canadienne ; quelques grandes personnalités dominent la scène, d'une part, et, d'autre part, les efforts se fragmentent en tendances diversement orientées, selon les pôles d'attraction.

S'il y a un commun dénominateur qui unisse les artistes canadiens, c'est peut-être leur désir sincère de collaborer à la transformation de l'environnement, à la création d'un nouvel espace humain. D'où l'essor des arts apparentés à l'architecture et à l'urbanisme, comme la sculpture, la murale, le relief, la verrière, ou des techniques de multiplication des œuvres, comme la gravure.

Malheureusement, ce généreux mouvement de collaboration à la construction sociale n'est pas irréversible. Au cours de l'histoire de l'art, il a subi plusieurs échecs retentissants : nous pensons notamment aux avatars des constructivistes russes, à la désillusion des artistes du *Bauhaus*, etc.

Au Canada, présentement, tout semble se conjuguer pour favoriser une telle entreprise : enthousiasme des artistes ; découverte et utilisation de nouvelles techniques ; mise en chantier de nombreux projets ; attitude bienveillante

de la part des autorités ; opinion publique plutôt favorable. Pourtant, la partie est loin d'être gagnée. Tant que la question se posera uniquement au niveau de l'intégration des arts à l'architecture, le succès de l'opération sera douteux. Il faut que la société en arrive à considérer l'artiste comme un citoyen à part entière, qui participe de plein droit à la transformation de son milieu. Mais, dans la mesure où l'artiste veut justement *transformer* l'espace habitable, il se heurte à des habitudes de voir et de penser qui ont tendance à le rejeter dans la dissidence.

En somme, il s'agit de savoir si la société va consentir à vivre une période d'originalité créatrice, ou bien si elle continuera de rejeter les valeurs de création comme un des péchés capitaux. On a longtemps reproché à l'artiste son isolement. Or, ce reproche n'est plus valable, car les artistes, en nombre croissant, tentent de se situer au point de rencontre de l'art, de l'architecture et des techniques. Ils désirent que l'art envahisse, enfin, la place publique.

Il va sans dire que cela détermine, chez beaucoup d'artistes, une nouvelle attitude vis-à-vis de leurs œuvres. Pour eux, le tableau de cheval n'est plus un absolu. Il témoigne encore, à l'occasion, d'une vie intérieure, mais il sert surtout à l'élaboration d'une manière, d'un style, à la solution de problèmes plastiques.

On peut prévoir, sans prophétiser sa disparition, que le tableau ne suffira plus à l'artiste dont l'ambition, comme aux grandes époques, est d'être mêlé à la vie de la cité.

Gilles Hénault
Directeur du Musée
d'Art contemporain